

ce Donald Maclean qui fera bientôt défection pour aller se réfugier dans la patrie spirituelle soviétique. En fait, ils n'avaient rien à craindre. Un mémorandum à classer émanant d'Evan Gill, chef du personnel des Affaires extérieures, reprochait à Norman son indolence pour s'être absenté de son bureau chaque jour avant dix-sept heures! L'excuse de Norman était vraisemblablement que toutes les questions importantes, notamment celles concernant la défense et le commerce extérieur, étaient référées aux divisions fonctionnelles, ce qui avait plutôt pour effet d'alléger sa charge de travail. On avait donc pris soin, comme cela arrive, de s'assurer que certains des dossiers qui devaient normalement être référés à la Division de l'Amérique soient détournés vers d'autres services tandis que Norman se voyait confier des travaux de recherche supplémentaires pour s'occuper. Gill, qui ignorait manifestement la nature réelle du problème "Norman", aura sans doute été le seul à jamais avoir reproché à Norman de tirer au flanc. Norman avait une telle capacité de lecture, d'assimilation et d'écriture que les corvées qui lui ont été assignées lui ont souvent paru faciles. Deux de ses plus proches collaborateurs n'hésitaient pas quant à eux à le qualifier de "génial".

En 1943, alors qu'il dirigeait la section japonaise de l'Unité d'examen des Affaires extérieures, Norman s'était un jour fait rabrouer par T.A. Stone parce que, selon lui, il en faisait trop. Le fait est qu'il avait, sans qu'on le lui demande, rédigé à l'intention de ses supérieurs un rapport sur la situation en Allemagne. Norman avait alors expliqué d'un ton peiné qu'il possédait une "curiosité insatiable" et qu'il avait découvert en faisant ses études qu'il était souvent éclairant de comparer des situations apparemment sans rapport l'une avec l'autre. Le fait est que cette dimension comparative ajoutait beaucoup à l'intérêt de ses livres et articles et contribuait à les rendre attrayants aux yeux des Japonais; nombre d'entre eux tendaient à les considérer comme tout à fait uniques en leur genre.

Contrairement aux allégations faites par Barros à plusieurs reprises (125), la carrière de Norman était nettement en déclin au moment où il a été muté de la Division de l'Amérique et de l'Extrême-Orient à la Division de l'information du Haut-commissariat de la Nouvelle-Zélande. Ce n'est qu'avec son affectation au Caire, en 1956, que cette carrière a repris une courbe d'évolution ascendante. La Nouvelle-Zélande (1954-1956) ne présentait guère de défi à Norman, mais on lui faisait une telle confiance qu'il aurait eu beau jeu, le cas échéant, de déployer ses talents d'"agent d'influence". Le petit dominion n'avait que rarement, voire jamais, reçu un diplomate à la fois aussi savant et aussi aimable que Herbert Norman. Il y était proche de tous ceux qui, là-bas, y avaient quelque influence et, dit-on, était même invité à l'occasion à prendre part aux réunions du cabinet. La Nouvelle-Zélande, selon les rapports de